

Fanny Britt

Fanny Britt, Alexia Bürger, Rébecca Déraspe, Annabelle Moreau et Sophie Pouliot

Numéro 175, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Britt, F., Bürger, A., Déraspe, R., Moreau, A. & Pouliot, S. (2019). Fanny Britt. *Lettres québécoises*, (175), 4–20.



fanny britt

Alexia Bürger
Rébecca Déraspe
Sophie Pouliot

Illustrations | Julie Delporte
Photographies | Frédéric Girard



Willie a raison

autoportrait vague et précis

Fanny Britt



Je suis née un après-midi du mois d'août 1977, deux semaines après terme, à l'hôpital d'Amos, en Abitibi, une ville où l'on trouve la seule cathédrale de style romano-byzantin au monde. Je suis la dernière de trois enfants, et je n'ai jamais su si j'étais un bébé planifié ou non. Il faudrait que je me décide à le demander à mes parents. Par ailleurs, est-il souhaitable de savoir ce genre de chose ? Je suis souvent agacée par ma difficulté à laisser les faits de l'existence être ce qu'ils sont, sans y chercher un sens, une explication, un fruit juste assez mûr pour se transformer en mythe fondateur.

Un jour, j'ai lu un article dans un magazine à potins québécois et j'ai appris qu'une comédienne que j'avais rencontrée une fois ou deux était née très exactement une semaine après moi, dans le même hôpital, aux mains du même médecin. Lorsque je lui ai dit ce que nous partagions, nous avons immédiatement sympathisé, et je lui ai probablement confié des choses intimes très rapidement, comme si nous étions liées depuis toujours.

Ce qui me fait penser que je soupçonne toujours que je suis liée aux autres au-delà du hasard et des affinités. Comme si, à défaut de croire au destin, j'avais néanmoins la conviction qu'il existe une sorte de force qui nous attire plus vers les uns que vers les autres. Cette force n'est pas en haut, elle est derrière – une main sur l'omoplate, qui nous pousse.

Il y a d'authentiques roux dans ma famille. Mon père, mon grand-père, deux de mes cousines. Le fait que j'aie des cheveux qui oscillent entre l'auburn, le brun et le châtain illustre adéquatement ma perception de moi. Jamais *tout à fait* quelque part. Une introvertie verbomotrice. Pas d'envergure académique ni de bourlingue punk. Éprise de précision, mais amoureuse de l'esquisse. Une furieuse qui fait des tartes. Une peureuse qui prend la plume.

Petite, je ressentais un plaisir étrange et silencieux à me couper des mèches de cheveux en cachette de ma mère. C'était parfois pour camoufler d'autres secrets, comme le miel mangé à même le pot puis resté collé sur le toupet. Mais d'autres fois, le geste était

inexplicable. Une pulsion de changement, certes, mais également une jouissance mystérieuse face à cette appropriation de mon corps. J'ai toujours aimé me couper les ongles, aussi.

J'ai perdu une partie de mon plaisir de lecture depuis que je publie des livres. Je me comparais déjà, mais désormais, c'est envahissant – et je n'en sors jamais gagnante. Il faut dire qu'à moins d'une obligation, je lis seulement des livres que je trouve formidables. Les autres, je les laisse tomber. Je devrais peut-être les subir jusqu'au bout, ce serait bon pour mon ego.

Comme tous ceux qui en ont un, je suis préoccupée par mon ego, justement. Son enflure, ses angles morts, les mauvais choix qu'il peut me murmurer à l'oreille. Je le déteste, mais je sais que j'ai besoin de lui pour avoir la prétention d'écrire des livres et de les faire lire. Et il est ratoureux, le maudit : il sait très bien se déguiser en autodénigrement pour obtenir ce qu'il veut.

J'ai toujours mal assumé mes amours littéraires. Pas assez d'entre elles brillent du vernis rassurant des Grandes Œuvres Telles qu'Approuvées par les Grands Hommes de l'Histoire. Ces textes – et je ressens une ambiguïté similaire face aux films, aux arts visuels et à la musique que j'aime – révèlent qui je suis parfois bien plus clairement que les gestes que je pose jour après jour. Je suppose que ceci explique cela.

Dans le film *Notting Hill*, les amis de Hugh Grant s'amuse à déterminer pendant un repas qui d'entre eux fait le plus pitié et aura ainsi droit à la dernière part de tarte. Chacun raconte ses déboires, de la maladie au chômage en passant par la misère amoureuse et l'infertilité, et ils oublient de poser la question à Julia Roberts, qui accompagne Hugh Grant et joue dans ce film une grande star de cinéma (alors que lui interprète un libraire paumé). Avant qu'ils attribuent la portion de tarte, elle demande à participer elle aussi. Personne n'y croit, évidemment – quels problèmes peut donc avoir une femme d'une grande beauté, riche et adorée partout sur la planète ? Mais lorsqu'elle raconte sa solitude, sa cage dorée, la vacuité de son existence et le régime alimentaire strict auquel elle s'astreint depuis



vingt ans, le groupe est pris de court. Ils sont émus. Le silence s'installe, chargé. Les yeux se mouillent. Puis ils s'exclament tous d'un bloc, en riant : « Bel essai, mais nah, tu fais pas le poids. » Julia Roberts rit aussi.

Ce n'est pas un grand film, mais cette scène me revient régulièrement en tête lorsqu'il est temps d'aborder les questions de privilège et d'empathie dans les liens d'intimité. La conscience de l'un n'empêche pas l'éclosion de l'autre.

Ma joie est vive devant le fleuve, l'océan Atlantique, les vieux chars, le parc de La Vérendrye, les Adirondacks, la porte de la Gaspésie, le Yorkshire, l'entrée à New York par le pont George Washington, les traversiers, les éclairs au chocolat et le tonnerre des orages, les taches de rousseur de mes fils, les boutiques de fudge, la condensation sur un verre d'alcool, un groupe d'enfants qui présente un spectacle bâclé à un groupe d'adultes éméchés à la fin d'un souper, une voix radiophonique qui sacre abondamment en privé, la réussite d'une crème pâtissière, la fin d'une bonne pièce, les mains de mon mari, la volupté.

Je me relis, me trouve gentille, déteste cela, trouve que c'est inexact – je suis bien trop brutale pour être gentille –, mais déteste aussi le mensonge que contiendrait une autre description de moi. Je crois que les gens me perçoivent douce, patiente, accueillante, productive, *une bonne amie, une bonne mère*. Je me perçois égocentrique, insatisfaite, obsessive, paranoïaque, une mauvaise amie, une mauvaise mère. Un juste portrait de soi est-il possible ? Je suis solitaire, triste, rieuse, responsable, gourmande, solidaire, fielleuse, dévouée, honteuse, désirante, irrésolue. Ceci me semble juste.

J'aimerais que mes phrases soient économes de mots. À la place, ce sont mes textes qui sont économes de pages. Ce n'est pas la même chose.

Je continue de penser que je n'ai pas d'appartenance claire, dans mon travail. Pas assez prolifique au théâtre, pas assez formée en traduction, pas assez virtuose en littérature. L'idée qu'il y ait un dossier sur moi dans un magazine littéraire devrait me donner une certaine assurance, m'offrir une sorte de confirmation. Ce qui se produit plutôt, et qui est étonnant, et qui n'est pas désagréable du tout, c'est que plus le temps avance, moins la conformité m'intéresse. Ça ne veut pas dire, évidemment, que je cesse de m'en faire avec ce que les autres pensent de moi, et que je ne me demande pas s'ils disent des méchancetés à mon sujet quand je ne suis pas là. Une vieille habitude, celle-là, datant de l'époque où

pour me jouer un tour, des filles au primaire m'avaient envoyé une fausse lettre d'amour anonyme pour que je m'imagine être choisie par un garçon, et qu'elles puissent ensuite avoir le plaisir pervers de briser l'illusion devant tout le monde, dans la cour d'école. Depuis, les louanges et la trahison vivent côte à côte sous mon œil.

I believe in jokes, entendais-je Willie Nelson dire en entrevue à la radio, l'autre jour. J'ai pensé : voilà une autre croyance que nous partageons, Willie et moi, avec le pouvoir guérisseur des chansons country et les tresses comme antidote à la vanité. Parmi les œuvres qui ont durablement modifié la composition de mon identité, il y a deux chansons de Willie, *Always on my Mind* et *Crazy*. Et alors que ces tonnes semblent à elles seules résumer les deux pôles existentiels du drame amoureux – je ne t'ai pas bien aimé-e, tu ne m'as pas bien aimé-e – leur auteur cultive du pot, fait du taekwondo et considère qu'un atterrissage d'urgence qui se termine sans décès est le mieux qu'on puisse attendre d'un atterrissage. Vivre légèrement tout en s'engageant à voir et nommer le plus lourd, voilà qui me conviendrait.

Récemment, j'ai regardé un match de quart de finale de Wimbledon qui opposait Serena Williams à une joueuse plus jeune qu'elle. Au début, les deux femmes semblaient de force égale, l'une gagnant le premier set, l'autre le deuxième. Mais dans le troisième set, Serena n'a pas réussi à maintenir une avance qu'elle avait installée en menant 3-1, et son adversaire est parvenue à la talonner, 3-3. Puis quelque chose s'est emparé d'elle pendant les trois derniers sets, et elle s'est mise à jouer avec une fougue extraordinaire, comme si elle s'était dit : oh que non que ça ne s'arrêtera pas ici. Les balles ont accéléré, chaque fois envoyées avec la force d'un hurlement. Les amortis se sont faits superbes. Elle a même terminé avec un as imposé à l'autre joueuse qui, dépassée, n'a pu que s'incliner. En regardant la fin du match, et la joie bruyante de Serena à chaque point obtenu puis, finalement, au moment de la victoire, j'ai pensé que c'est exactement ainsi que je voudrais vaincre la noirceur et la détestation de moi qui m'enveloppent trop souvent et qui déposent sur mes épaules une couverture de plomb, comme celles qu'il faut porter lors d'une radiographie. Renvoyer les balles avec la juste rage de l'insoumission, autant de fois qu'il le faudra. Serena a ensuite perdu en finale, mais là n'est pas la question. Ou peut-être la question se situe-t-elle très précisément là, au contraire.

Je souhaite ardemment vivre dans le monde, parmi les humains, et résister à l'apathie. ♦





Fanny passe à travers les murs

Alexia Bürger

Essayer de me souvenir de la vie avant Fanny.

En faisant le ménage de mon bureau, j'ai trouvé, il y a des années, cette note à moi-même gribouillée sur un vieux post-it jaune.

En tentant à rebours d'obéir à cette consigne, j'arrive à un constat étrange :

Toutes les images que ma mémoire trouée peut faire survenir sont habitées, déjà, par l'essence de mon amie.

Je veux dire par là que l'esprit de Fanny imprègne même les souvenirs d'*avant* ma rencontre avec Fanny.

Comme si je ne pouvais concevoir un monde où n'existerait pas dès le départ cette grande force sauvage, ce regard aigu et investi, cette pensée douce-stridente qui fait gronder les souterrains des choses et déterre les détails du noir.

Ceux qui ont la chance incroyable de la connaître (et je veux dire, bien sûr, en dehors de ses écrits) comprendront sans que je leur explique.

Aux autres, les malheureux, je dirai simplement ceci :

Fanny est une mer d'Irlande.

Un paysage du nord chaviré par le vent et la grande pluie.

Une promenade sur la route du quai.

Une longue marche jusqu'au dépanneur.

Un canot qui traverse le lac et vous amène à l'île.

Une chanteuse country dans un bar de Memphis.

Une travailleuse de la construction.

Un renard et un shortcake aux fraises.

Un couteau aiguisé qui taille le bois de la grève pour vous faire un abri.

Fanny est aussi peintre.

Elle est artiste-peintre ET peintre en bâtiment.

Double qualification rare.

Déformation du chemin ou don à la naissance, nul ne sait d'où vient cette faculté curieuse qui la fait voir de loin les murs qui barrent la route. Elle les repère toujours, à des milles à la ronde. Même à travers la brume ou au milieu de la nuit.

Elle les scrute à distance avec tant d'attention que ça lui fait un pli, pile au milieu du front.

Parfois elle peint les murs pour nous en avertir, pour nous les rendre visibles, malgré nos myopies.

Ou elle repère les brèches dans la grosse brique épaisse, les trous imperceptibles par lesquels peut se glisser l'esprit.

Fanny passe à travers les murs.

Comme une prestidigitatrice, en plus existentielle.

Et quand la collision est tout de même inévitable, si rien n'est assez fort pour éviter l'impact, elle fabrique des affaires avec les effondrilles. C'est pas reposant pour elle, mais ça sert ses ami-e-s.

D'aussi loin que je me souviens, Fanny tient un Bic bleu dans sa main gauche.

À onze ans, à treize ans, à dix-sept ans, à vingt ans ; toujours le même Bic bleu (faut croire que *Bic* fait des produits durables).

C'est avec ce stylo qu'en sixième année du primaire elle recouvre de bord en bord mon cahier de maths d'épithètes en tout genre, par exemple celle-ci :

In loving memory of all people who died waiting for the class to end. Rest in peace. Amen.

C'est aussi avec ce stylo bleu qu'elle s'applique, adolescente, à sublimer chaque jour notre vie dans un petit cahier cheap de pharmacie recouvert soigneusement, avec du scotch tape, de papier d'emballage fleuri.

Dans les pages du cahier de Fanny nous, ses amies, une petite bande pubère et boutonneuse luttant quotidiennement contre un déséquilibre hormonal sévère, devenons des âmes pures et vaillantes.

Des mystérieuses déesses aux amours trop brûlants.

Des héroïnes romanesques aux multiples amants.

Des créatures à la beauté hors-norme et à l'intelligence supérieure. Dans son cahier scotché Fanny nous donne à toutes une portée mythologique.

À toutes sauf à elle-même, bien sûr.

Elle se réserve généreusement le rôle de la simplette, du laideron maléfique, de la nabote indigne d'être venue au monde.

Les photos que je retrouve de cette époque nous la montrent pourtant plus gracieuse que nous toutes.

Sous son chapeau de paille : yeux verts, cheveux de feu, teint de lait britannique saupoudré de *freckles*.

Ann of Green Gables.



Sur le même cliché, nous, les mythologiques, avons l'air plutôt connes, ou pour le moins banales et heureuses de l'être. Nous arborons fièrement des coupes de Max Headroom en appuyant nos têtes sur l'épaule de la romancière.

Cette faculté lourde de changer l'eau en vin, le kool-aid en nectar, fait déjà de Fanny en son jeune âge une sorte de martyre moderne. Nous, ses compagnes du quotidien, en profitons allègrement pour faire du pouce sur cette aptitude rare qui donne à l'ordinaire les airs de la beauté. Nous lui quêtions des lifts : elle nous fait voyager dans des contrées plus vastes que les nôtres.

Elle charge l'horizon de possibles provinces. Et pendant qu'elle travaille d'arrache-pied à nous conduire, nous, nous faisons nos fraiches.

Lorsqu'elle est un peu plus vieille, mais toujours adolescente, Fanny devient la reine d'un royaume appelé *Lac Blue Sea*.

C'est là, juste à côté du village de Messines, qu'est son chalet de famille. Nous passons toute l'année à attendre l'été avec impatience pour y être réunis, en petit groupe d'ami-e-s.

Je ne saurais vous décrire l'ambiance enchantée qui règne dans cet endroit.

Fanny infuse le lieu d'un esprit dense et magique, plein de la nostalgie de l'année terminée et de tout ce que promet celle qui est avenir. Avec elle, même les expéditions au comptoir familial deviennent des pèlerinages.

Au tournant des chemins de terre qui nous mènent au village, nous voyons apparaître les réponses aux questions qui hantent nos têtes d'adolescentes. C'est Saint-Jacques-de-Compostelle en Outaouais, l'été. Nous passons des journées entières sur la véranda, à regarder le lac derrière la moustiquaire, dans des maillots rétro aux motifs psychédéliques oubliés par ses tantes depuis des décennies dans le fond des tiroirs.

Nous disons des niaiseries, nous gardons le silence, nous discutons un peu, Fanny prend quelques notes et nous jouons aux cartes.

*Mai du chemin
Attends encore
Éloigne la mort!*

Le grand-père de Fanny s'appelle Donald mais tout le monde le surnomme Skip.

Skip est un beau monsieur, connu dans la région : à une certaine époque il a été maire de la ville de Maniwaki. Il a aussi, je crois, tenu la quincaillerie.

Quand un nouvel ami arrive au *Lac Blue Sea*, Skip l'accueille en frappant sur sa propre jambe, incroyablement fort, avec un gros marteau.

Et lorsque l'invité manque de s'évanouir, troublé par cette action automutilatrice, il relève son pantalon et montre la prothèse qui lui tient lieu de jambe.

J'ai toujours cru que le sens de l'humour et l'autodérision assez jubilatoires de Fanny lui viennent de son grand-père Skip.



Je pourrais recenser longtemps, dans les pages de ce numéro, les miettes de souvenirs de trente années rendues plus grandes et plus vivables grâce à l'œil de l'écrivaine. Je pourrais rassembler pendant des jours tous ces moments qui sont autant de preuves que Fanny est en elle-même une œuvre. Ou bien vous dire l'énigme que constitue pour moi, malgré toutes ces années, son cerveau hors-norme. Cet organe qui nous tient lieu à tous d'archives nationales et que nous consultons pour savoir avec exactitude les dates de nos amours passés, les prénoms des anciennes conquêtes oubliés, les CV détaillés de gens jamais rencontrés. Cet équipement mystérieux logeant sous ses cheveux qui lui permet, avant midi, de traduire cinq cents mots tout en faisant la bouffe pendant qu'elle prépare une chronique radiophonique, alors qu'elle effectue son bénévolat à la bibliothèque de l'école cependant qu'elle termine son roman, en prenant soin de commander le bois dont Sam

aura besoin cette fin de semaine, alors qu'elle réfléchit plus globalement à la condition des femmes au XXI^e siècle en ayant quand même le temps d'aller *luncher* avec ses amies, en voyant venir d'avance le calendrier du mois prochain, en étudiant le dernier essai important, en ayant déjà lu toutes les nouvelles du jour, consulté les nouveaux *posts* des blogues spécialisés, en gardant assez d'espace mental pour se reprocher de ne pas fabriquer elle-même le baume à lèvres de ses fils.

Je termine en vous disant simplement que je ne compte pas les fois où des gens s'exclament, au détour d'une conversation :

– *Tu connais Fanny Britt, l'autrice ? Hey ! cette fille-là, mon dieu, je voudrais tellement qu'elle soit mon amie.*

À chaque fois je voudrais leur répondre, ne serait-ce que pour la forme, que ce n'est vraiment pas une chose si exceptionnelle, que ceux qu'on admire sur papier sont souvent des pourris dans la



vie. Que les rues sont remplies de *fair-weather friends* aux talents littéraires inouïs et qu'il vaut mieux rêver tout en se préservant du choc de la rencontre.

Mais la vérité crue et un peu insolente, c'est que je crève de chance d'avoir Fanny Britt pour amie.

Nananananaire.

La vérité toute nue, je m'excuse de le dire, c'est que jamais la terre n'a engendré plus forte, plus inspirante et plus constante alliée pour foncer joyeusement dans les murs de l'existence.

Le genre de celles qui nous regardent patiemment, sans complaisance aucune mais avec juste le soupçon d'empathie nécessaire, refaire en boucle chaque fois les mêmes erreurs depuis des décennies.

De celles qui nous ramassent, en morceaux ou transie, maigrelette ou obscure ou noyée dans nos larmes, nous assoient dans un char, nous amènent à New York et arrivent à nous faire oublier un moment la tragédie.

De celles qui appellent chaque jour mais qui jamais ne dérangent peu importe le moment ou l'heure.

De celles qui fabriquent les gâteaux qu'on n'arrive pas à faire, même pour l'anniversaire de notre propre progéniture : des *Tyrannosorus rex* très bons, en trois couleurs, à l'intérieur desquels on voudrait pouvoir vivre parce qu'ils sauraient nous préserver de toutes les dystopies.

De celles qui nous tiennent lieu de famille, à elles toutes seules, avec des racines bien plus fortes que la généalogie.

De celles, si rares et si précieuses, qui savent faire des maisons, même avec les débris. ♦

1. J'ai trouvé ce matin ce petit fragment dans un ancien cahier fleuri que m'a donné Fanny. J'espère qu'elle me pardonne...

Alexia Bürger est metteure en scène et dramaturge, œuvre sur des projets mêlant matière fictive et documentaire, art visuel ou recherche sonore. En 2018, son texte *Les Hardings* (Atelier 10) récoltait le prix auteur(e) dramatique du CTD'A et celui du meilleur texte – Montréal décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre.



Fanny Britt | Lettre à l'écrivaine

Il paraît que tu résistes

Rébecca Déraspe



Fanny,

Il paraît que les femmes qui écrivent ont toujours l'impression de devoir voler du temps pour le faire.

Tu résistes.

Il paraît que la maternité et l'écriture sont courroies de tension, que le concept de dissonance cognitive colle parfaitement à l'anxiété de l'autrice qui doit aussi se plonger dans le concret familial.

Tu résistes.

Il paraît qu'il y a huit ans, j'ai uriné sur un test de grossesse. Il paraît que le résultat positif m'a donné un vertige aussi large qu'inexplicable. Dans mon ventre de nouvelle diplômée du programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre, cette question : est-ce possible de conjuguer la vie, la vraie, avec celle plus intangible de l'écriture ? Il paraît que j'ai pensé à toi, fort. Que je t'admire déjà. Que j'ai pensé « si Fanny peut, je peux ». Il paraît que j'avais raison de te prendre en exemple.

J'ai résisté. Parce que je te voyais déjà le faire.

On peut remercier les gens qui nous donnent envie d'assumer nos colères, d'affronter nos inconforts. On peut remercier les gens qui écrivent avec lucidité ce qu'il y a de ténèbres dans les interstices de nos humanités fendues. On peut remercier les gens qui nous permettent de respirer un samedi matin devant l'amas de contradictions qui s'accumulent sur le plancher de notre maternité. Ceux qui n'utilisent jamais jamais jamais le mépris pour dire le monde. Qui savent qu'on peut être vertical tout en étant fragile. Qui peuvent nous apprendre à voir sans imposer une vision. Qui nous nuancent le thorax, la culpabilité, l'enivrement. Qui sont solidaires de ces hurlements silencieux qui nous tiennent éveillées au travers des foules attroupées de nos cauchemars. Qui acceptent d'être une personne de doutes et qui nous en donnent aussi la permission. Qui créent une sororité franche entre les artistes qui tentent de s'inscrire quelque part dans un milieu difficile, compétitif. Qui savent lire et relire leur propre récit intime pour y décoder le moins évident. Qui osent répandre du sensible et de l'altérable malgré les tremblements.

Oui.

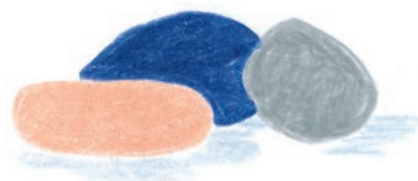
On peut remercier les gens qui nous font croire qu'être debout à travers les *fucking* tempêtes, c'est possible. Que l'intolérable en raconte aussi beaucoup sur nos forces. Que c'est beau aussi, arrêter de s'essouffler dans le parcours pourri de nos concurrences intérieures.

Fanny, merci.

Ta voix se répand dans le monde comme de la tisane dans un œsophage tracassé. Ton humanité est pleine de nuances, de degrés, tu allèges même les cœurs les moins ouverts.

Ta pertinence, quand tu t'interroges, est véritable. Que Fanny-qui-doute le veuille ou non, tu es essentielle.

Je me rappelle que Romane avait six mois. Son papa et moi l'avions fait garder par le directeur technique du spectacle sur lequel nous travaillions au Théâtre de la petite marée, à Bonaventure. Nous allions voir ta nouvelle pièce *Bienveillance* et j'avais probablement mis mon premier rouge à lèvres depuis longtemps. C'était au théâtre de Carleton. En plein milieu du spectacle, je me suis mise à pleurer, sans être capable de m'arrêter. Je pensais à ma fille là-bas, je pensais à ton personnage d'enfant entre la vie et la mort, je pensais à toi, à moi, à ce fameux état « d'écrivaine » que tu portais admirablement bien. Je pleurais ce que tu me donnais d'humains à pleurer, mais je pleurais aussi tout ce que j'étais en train d'apprendre sur mon métier. L'écriture est une rencontre imprévisible avec l'autre, et la tienne, ce jour-là, a marqué mon chemin.



Je me rappelle aussi un samedi matin. Moi assise sur la chaise confortable de la coiffeuse avec tes *Retranchées* entre les mains. Moi qui espère que ces mèches ne finiront jamais, que ce moment n'arrêtera jamais, que tes mots auront en moi un écho perpétuel. J'ai fini de te lire et j'ai eu envie que tu sois là, sur l'autre chaise. J'ai eu envie de me retourner vers toi. De me lever. De te serrer dans mes bras. De te dire merci, merci Fanny. Tes mots ont coloré mon âme. En même temps que la teinture, mes cheveux. (Je doute de ma comparaison, mais tu m'as appris à tolérer le doute.) (Mais je doute quand même.)

Certains soirs difficiles, dans ma maternité solitaire, je te voudrais cachée dans ma cuisine. Si je pouvais, je me retournerais vers toi, les yeux pleins d'eau, et je me permettrais ceci : Fanny, j'ai peur, j'ai mal, je me sens petite, pas capable, je me sens seule et je sens que tout tremble en moi, mais Fanny, je sais que tu comprends, et cette certitude m'aiderait à respirer un bon coup et à traverser cette minute insupportable. Et comme ça, une minute après l'autre, je réussis à trouver un espace de calme en moi. Et c'est pour ça, Fanny, que tu es nécessaire. Ton écriture est le genre de rencontre qui nous donne la certitude de ne pas être seule. Elle aide tes lecteurs à trouver un espace de respiration inédit en eux.

Il paraît que j'avais raison de résister. Comme toi. Il paraît que je t'aime. Il paraît que je ne te t'avais jamais dit. ♦

Rébecca

Rébecca Déraspe est autrice dramatique. Elle a écrit plusieurs pièces jouées et traduites à travers le monde dont *Gamètes*, *Je suis William*, *Nina*, *Le merveilleux voyage de Réal de Montréal*, *Peau d'ours* et *Deux ans de votre vie*.



Une femme dans le soleil

Propos recueillis par Annabelle Moreau

Tu préfères lire de la poésie, du théâtre, des romans, pourquoi ?

Le roman est encore la forme dans laquelle je m'immerge le plus naturellement, et qui provoque chez moi les bouleversements les plus profonds, les plus durables, malgré un amour très vif pour la lecture de pièces de théâtre, de poésie et d'essais. Mais je ne peux rien y faire, l'intériorité coureuse de fond du personnage de roman correspond à ma vitesse de croisière existentielle.

Des auteurs et autrices dont tu ne pourrais te passer ?

Marguerite Duras, Emily Dickinson, Laurie Colwin, Virginia Woolf, Charlotte Brontë, Anne Brontë, Emily Brontë, Lucy Maud Montgomery, Carol Shields, Rachel Cusk, Lauren Groff, Zadie Smith, Ingmar Bergman.

Le livre (ou les livres) qui fait (font) partie intégrante de l'écrivaine que tu es devenue ?

La poésie de Paul Éluard, particulièrement le recueil *Le temps déborde* ; les textes de chansons et les poèmes de Leonard Cohen ; *La memoria*, de Louise Dupré ; *L'œil le plus bleu*, de Toni Morrison ; les nouvelles de Lorrie Moore, particulièrement celles du recueil *Self-Help* ; le roman *L'invitation à la vie conjugale*, de l'anglaise Angela Huth ; *A Room of One's Own* aussi, naturellement.

Si tu n'écrivais pas, tu...

C'est devenu une sorte de cliché à mon sujet, mais j'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas ce qui me rendrait plus heureuse que d'être pâtissière.

Ton personnage fictif préféré ?

Jane Eyre.

Ton pire et ton meilleur souvenir d'écriture ?

Ai-je un pire souvenir d'écriture ? Certaines journées sont affreuses, d'autres sont plutôt bonnes, la plupart sont médiocres. J'ai regretté le temps perdu à travailler sur des projets qui m'ont volé mon temps et ma vitalité, mais je ne les nommerai certainement pas ! Mon meilleur souvenir demeure encore la facilité avec laquelle toutes les scènes de *Bienveillance* se sont mises à émerger au bout de mes doigts après des mois de paralysie totale.

Est-ce que tu lis les critiques de tes livres ? Pourquoi ?

Je les lis, mais pas nécessairement pour les bonnes raisons. Je veux y trouver la preuve de mon insignifiance, le verdict sans appel de ma médiocrité, une confirmation que j'ai raison, depuis toutes ces années, de me juger aussi/i sévèrement. Et aussi, bien sûr, je le fais parce que je cherche les compliments.

Quels auteurs ou autrices de théâtre t'ont le plus inspirée dans ta propre écriture ?

La pièce *Look Back in Anger* de John Osborne ; *24 poses*, de Serge Boucher ; *Trick or Treat*, de Jean Marc Dalpé ; l'écriture de Dennis Kelly, dont j'ai traduit cinq pièces ; le travail formel et la radicalité d'Alain Platel, Olivier Choinière et Sarah Kane. Je réalise avec un certain effroi à quel point mes influences théâtrales sont majoritairement masculines. En revanche, les voix qui occupent aujourd'hui la scène et qui me stimulent le plus sont le plus

souvent féminines : Alexia Bürger, Rébecca Déraspe [qui ont contribué à ce numéro, ndlr], Marjolaine Beauchamp, Catherine Vidal, Catherine Léger, entre autres.

Aimerais-tu écrire pour le cinéma un jour ? Y a-t-il des films qui t'ont marquée plus que d'autres ?

J'ai tenté l'expérience sur un projet qui n'a finalement pas vu le jour. Je le referai peut-être dans les prochaines années, mais je suis méfiante. Je commence à accepter qu'on ne possède peut-être pas tous les langages, et que ce n'est pas grave. Le cinéma me passionne et me nourrit depuis longtemps, et il recèle pour moi une part de mystère formidable. L'écrivaine que je suis a été marquée autant par *Stand by Me*, *Dead Poets Society*, *When Harry met Sally*, *Paris, Texas*, *Scènes de la vie conjugale* ou *8 ½* que par la littérature que j'aime le plus.

Quels sont les expos, pièces, films que tu as récemment aimés ?

Quand j'ai visité le nouveau Whitney Museum à New York il y a quelques années, je suis restée longuement devant une toile d'Edward Hopper, *A Woman in the Sun*. On y voit Josephine Hopper de profil, nue, debout près d'une fenêtre. Elle tient une cigarette qui n'a pas été allumée, et le soleil l'inonde de lumière. La chambre est dépouillée, il y a une paire de chaussures abandonnée, un lit défait, des rideaux. Et elle qui regarde en avant. Au moment où il l'a peinte ainsi, sa femme avait soixante-dix-huit ans. Pourtant celle qu'on voit devant nous semble vive et forte comme si elle en avait trente, comme si le peintre l'avait peinte non pas telle qu'elle était aux yeux du monde, mais comme il la voyait, lui. Cette vision amoureuse, secrète et rebelle du temps qui passe m'a beaucoup remuée. Je retourne la voir chaque fois que je suis à New York. ♦



L'inextricable ambiguïté de l'être

Sophie Pouliot

Si le corpus de Fanny Britt est traversé par un leitmotiv, c'est bien celui de la confrontation entre idéaux et réalité.



« La vie est-elle un obstacle à la réalisation de vos fantasmes ? Les fantasmes, ça se réalise-tu, en fait ? Est-ce que c'est pas juste de la marde en canne pour nous rappeler que dans la vie, on y touche pas, à la grâce ? » D'aucuns pourraient avancer que c'est précisément à ce questionnement, présenté en ces termes dans la pièce de théâtre *Couche avec moi (c'est l'hiver)*, que Fanny Britt tente de répondre dans la plupart de ses œuvres et, notamment, dans celles destinées à la scène.

Pour nombre de ses personnages, l'existence humaine est loin d'être une balade nonchalante sur un sentier idyllique. « Il me semble que c'est plus facile devant la cruauté de notre vie coincée dans la glace pis le granit de s'hébéter soi-même, de cesser de bouger, de cesser d'absorber. Sauf que j'arrête jamais d'absorber, c'est ça le problème. Je suis hébétée et remplie, gonflée de larmes jusqu'au trognon, c'est ça le problème », dit Isabelle, mère d'un enfant dans le coma, dans *Bienveillance*. Le défunt père du personnage principal d'*Enquête sur le pire* a quant à lui buriné l'esprit de sa fille, anxieuse et agoraphobe, de sa sombre devise : « Déjà qu'on porte le poids de la vie. »

Or, il appert que ce véritable « poids de la vie », qui est si lourd à porter pour tant de protagonistes du théâtre de Fanny Britt, est surtout celui de la désillusion. « C'est louche, le bonheur la joie l'euphorie [...]. Le malheur frappe toujours quand ça va bien », soutient Justine dans *Les dromadaires*, tandis que Julie,

dans *La corde au cou*, lancera, telle une prière : « [...] je veux pas être exagérément naïve juste un peu juste acceptablement naïve [...] ». Dans plusieurs pièces, et même dans le roman *Les maisons*, ce clivage entre ce que l'on peut réalistement attendre de la vie, ce qu'elle nous réserve dans les faits et ce qu'on imaginait qu'il était possible d'espérer (qu'il soit question de projections élaborées au cours de la jeunesse ou encore d'idéaux construits à partir de schémas sociaux nourris par la publicité et autres types de messages aliénants) laisse les héros brittiens – mais tout particulièrement les femmes – patauger dans un état comparable à celui du deuil.

Ardeur, candeur et douleur

Il y a donc de l'âpreté dans le théâtre de la Montréalaise originaire d'Abitibi. Celle-ci peut être véhiculée par la représentation d'un milieu glauque (celui d'un bar de danseuses dans *Honey Pie*), par un langage cru (*Chaque jour*, par exemple, recèle des expressions telles « hostie de plotte de ruelle ») ou encore par une détestation de soi épidémique. Pensons à la *one-hit wonder* et agoraphobe Millie, dans *Couche avec moi (c'est l'hiver)* ou bien à Lucie, dans *Chaque jour*, qui tolère la violence de son partenaire de vie pour bénéficier du peu de sympathie qu'il lui consent. Sans oublier Tessa, dans le paysage romanesque des *Maisons*, qui tient des propos qui frisent l'autoflagellation : « [...] la vue de mes pieds de madame dans des chaussures de jeune fille me rendait malade ».



Il reste cependant que, bien souvent, la détresse des individus imaginés par Fanny Britt est issue de leur désenchantement. Car derrière une langue mordante et un cynisme apparent, se cachent de véritables élans romantiques. D'abord, selon l'acception la plus commune du terme, soit cette foi en l'existence du grand amour. Plusieurs personnages féminins souffrent désespérément lorsque privés de l'affection de l'homme, tandis que si l'homme aspire à vivre une passion transcendante, comme dans *Hôtel Pacifique* et *Enquête sur le pire*, c'est ailleurs qu'il ira la chercher. Cette notion de vénération réciproque, exclusive et idéalement éternelle est aussi présente dans les pièces *La corde au cou*, *Le grand air* et *Dromadaire*. C'est également le cas dans le roman graphique *Jane, le renard et moi*, où l'espoir de la jeune narratrice victime d'intimidation repose sur l'histoire de *Jane Eyre*, roman de Charlotte Brontë paru en 1847, et surtout sur le fait que, malgré son physique ingrat et les avilissements subis au cours de son enfance, la protagoniste de Brontë a su conquérir le cœur de M. Rochester.

Il y a aussi, dans l'œuvre de Fanny Britt, des traces claires de cet autre romantisme, celui des sœurs Brontë, justement, dont elle prise particulièrement les écrits. Celui, littéraire, qui a connu son apogée au XIX^e siècle et qui se manifeste, entre autres, par des sentiments exaltés, par l'anéantissement, voire le péril pour la vie que peut induire une déception amoureuse. La pièce *Hurlevents* semble être l'exemple le plus évident de cette inclinaison, notamment parce que l'une de ses figures, trahie par son amant,

a recours au déracinement (un déménagement en Écosse) pour survivre à sa peine. On pense en outre à *Enquête sur le pire*, où la nouvelle flamme du mari déserteur, qui étudie la peinture – romantique, faut-il le préciser ? – de William Turner, formulera une réplique des plus révélatrices : « Tout ce qui est terrible ou qui concerne des objets terribles ou qui agit comme de la terreur peut être une source de sublime. » On ne saurait passer sous silence cette autre phrase si éloquente, prononcée par la narratrice des *Maisons* : « Il m'apparaît que mourir de chagrin n'est pas exclu, pas exclu du tout. » Cet attrait pour la « fureur gothique », sa propre expression, est palpable dans les écrits de la dramaturge, malgré leur incontestable contemporanéité, assurée en large part par la langue hyperréaliste dont elle use.

L'art de la conversation

À ce(s) romantisme(s) s'opposent cependant – mais s'agit-il vraiment d'une opposition ? L'écrivaine s'interroge, de façon générale, sur ce type de paradoxes – d'indéniables considérations féministes. Elles sont tout particulièrement présentes dans *Hurlevents*, où sont juxtaposés le point de vue d'une professeure et celui d'une étudiante qui entretient une liaison avec un enseignant au sujet du caractère éclairé de son consentement, la première dénonçant l'abus de pouvoir qu'elle estime intrinsèque à la relation, la seconde se réclamant de sa liberté sexuelle et de l'authenticité de son désir. La question est des plus pertinentes, le



traitement, franchement nuancé. L'appropriation par les femmes de leur sexualité se retrouve aussi, entre autres, dans les pièces *Couche avec moi (c'est l'hiver)* et *Cinq à sept*.

Cette dernière, qui aborde d'autres thèmes chers à l'artiste, dont la démythification de la maternité, peut sans doute, néanmoins, être considérée comme le maillon faible de la chaîne savamment entrelacée que forme l'œuvre dramaturgique de Fanny Britt. Outre le peu de subtilité et de profondeur des propos tenus par les trois protagonistes (durant la même période, soit la saison 2015-2016, sur les scènes montréalaises, Catherine Chabot avec *Table rase* et Nathalie Doummar avec *Coco* approchaient sensiblement les mêmes enjeux, mais d'une façon beaucoup plus féconde tant en ce qui a trait à la construction dramatique qu'en ce qui concerne les réflexions semées par leur texte), il apparaît légitime de reprocher à la pièce sa quasi-absence de dialogues, les trois femmes y livrant des monologues enchevêtrés l'une à côté de l'autre. Ce manque d'interactions entre elles prive *Cinq à sept* de l'effervescence qui anime les autres écrits dramaturgiques de l'autrice, une alchimie qui naît du regard que les personnages portent les uns sur les autres, mais aussi du regard que chacun imagine les autres porter sur lui, tout cela se concrétisant à travers leurs joutes verbales.

Un des talents irrécusables que possède Fanny Britt est donc celui de dialoguiste (ce qui lui permet d'ailleurs d'insuffler âme et vérité aux traductions théâtrales qu'elle signe). Qu'il s'agisse d'intellectuels maîtrisant habilement la rhétorique, comme dans *Hurlevents*, ou encore d'individus issus d'une sphère moins privilégiée, où l'usage de termes inusités déclenche la méfiance, voire l'humiliation chez l'interlocuteur, comme dans *Chaque jour*, les figures britiennes échangent avec une justesse et un réalisme incontestables. On pourrait même soutenir que les histoires sont relativement accessoires, dans la dramaturgie de la jeune quadragénaire, tant ce sont les personnages, leurs réflexions et leurs relations qui en sont le centre d'intérêt. La façon dont ils expriment leur désarroi, leurs doutes, témoigne de la sensibilité exacerbée de leur créatrice, de sa touchante humilité face à la complexité de la psyché individuelle et collective, bref, de sa profonde et pénétrante humanité. ♦

Sophie Pouliot est journaliste culturelle et présidente de l'Association québécoise des critiques de théâtre. On peut la lire, entre autres, dans les revues *Jeu* et *Lurelu*, le magazine *ELLE Québec*.